

Métier, discipline, profession

Deux livres qui parlent à leur manière de la difficile tension entre les exigences du moi profond et les pressions souvent contraires du milieu ambiant

Yves Gingras, *Les Origines de la recherche scientifique au Canada : Le cas des physiciens*, Montréal, Boréal, 1991, 300 p.

Collectif, *Les Risques du métier, communications de la dix-huitième Rencontre québécoise internationale des écrivains* (1990), édition préparée par André Ricard et Jean-Guy Pilon, Montréal, L'Hexagone, 1991, 134 p.

Michel Gaulin

Number 64, Winter 1991–1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1991). Review of [Métier, discipline, profession : deux livres qui parlent à leur manière de la difficile tension entre les exigences du moi profond et les pressions souvent contraires du milieu ambiant / Yves Gingras, *Les Origines de la recherche scientifique au Canada : Le cas des physiciens*, Montréal, Boréal, 1991, 300 p. / Collectif, *Les Risques du métier, communications de la dix-huitième Rencontre québécoise internationale des écrivains* (1990), édition préparée par André Ricard et Jean-Guy Pilon, Montréal, L'Hexagone, 1991, 134 p.] *Lettres québécoises*, (64), 44–45.

Yves Gingras, *Les Origines de la recherche scientifique au Canada : Le cas des physiciens*, Montréal, Boréal, 1991, 300 p., 24,95 \$.
Collectif, *Les Risques du métier, communications de la dix-huitième Rencontre québécoise internationale des écrivains* (1990), édition préparée par André Ricard et Jean-Guy Pilon, Montréal, L'Hexagone, 1991, 134 p., 17,95 \$.

Métier, discipline, profession

ESSAIS
Michel Gaulin

Deux livres qui parlent à leur manière de la difficile tension entre les exigences du moi profond et les pressions souvent contraires du milieu ambiant.

ÉTERNEL PROBLÈME QUE CELUI DE L'AFFRONTÉMENT entre la perception qu'a tout groupe constitué de son identité propre et la perception qu'en a la société. Aussi paradoxal que cela puisse paraître au premier abord, tel est bien pourtant le thème qui sert de trait d'union entre ces deux livres de nature fort différente mais réunis ici par les hasards d'une chronique. D'une part, une étude savante qui fait l'histoire de la lente et difficile institutionnalisation de la recherche scientifique au Canada ; de l'autre, les cogitations d'un groupe d'écrivains, réunis en rencontre internationale pour s'interroger sur les risques inhérents à leur métier. Mais, au cœur de ces deux propos en apparence différents, toujours la même tension (créatrice, en définitive) entre les exigences du moi profond et les pressions souvent contraires du milieu ambiant.

La recherche scientifique

En s'inspirant d'un modèle emprunté au sociologue français Pierre Bourdieu, Yves Gingras, professeur d'histoire à l'UQAM, retrace ce qu'il appelle le « processus de constitution du groupe des physiciens canadiens et de leur discipline ». (p. 221) Ce faisant, il se trouve à décrire aussi le développement de la recherche scientifique elle-même puisque, à titre de premier groupe identifiable de chercheurs apparu au Canada, les physiciens ont « joué un rôle central dans la mise en place de structures » (p. 10) qui ont pu, par la suite, servir de modèle dans d'autres domaines. Les physiciens constituent donc, en l'occurrence, un cas d'espèce.

Débutant vers 1850, inaugurée par la modernisation du cursus universitaire rendue nécessaire par le développement industriel important que connaît alors le Canada, l'histoire que raconte Yves Gingras est passionnante. Époque de pionniers, en effet, que celle qui voit se transformer une pratique d'abord presque exclusivement pédagogique en pratique de recherche; qui voit s'organiser l'enseignement supérieur dans quelques universités (McGill, Toronto, Dalhousie, Queen's) ; qui voit partir vers l'étranger de jeunes chercheurs soutenus par de généreuses bourses d'outre-Atlantique, notamment britanniques; qui donne naissance, enfin, à la Société royale du Canada (1882). Mais c'est la fondation du Conseil national de recherches, en 1916, dans la conjoncture particulière d'urgence nationale engendrée par la Première Guerre mondiale, qui fera véritablement la différence pour la recherche au Canada : établissement

d'un programme canadien de bourses pour les étudiants et d'un programme de subventions (le premier) pour les chercheurs eux-mêmes ; appui financier important à la Société royale du Canada; mais surtout, mise sur pied d'une revue scientifique, le *Journal of Canadian Research*, qui, de 1929 à 1951, constituera un débouché essentiel grâce auquel les scientifiques pourront diffuser le résultat de leurs travaux.

Yves Gingras montre que l'établissement de la physique en tant que discipline scientifique est le fait, avant tout, de la gent universitaire, parfaitement à l'aise dans « le langage des institutions » (p. 180) et familière des assemblées, des comités et des résolutions. Cela eut l'effet de rejeter quelque peu dans l'ombre les physiciens travaillant dans l'industrie, en concurrence directe avec les ingénieurs, à l'instar desquels ils auraient bien voulu, pour protéger leurs intérêts, se constituer en profession reconnue. Mais la physique était destinée à demeurer une discipline.

L'ouvrage d'Yves Gingras fait aussi ressortir le mimétisme qui est le lot des sociétés coloniales. La mise en place des infrastructures de la recherche scientifique, au Canada, se modèle en tous points (avec, chaque fois, cependant, quelques années de retard) sur le modèle britannique. Pas étonnant, dans ces conditions, qu'il soit très peu question du Québec dans l'étude d'Yves Gingras: d'abord, parce que le monopole du clergé sur l'enseignement supérieur en entravera plus longtemps qu'au Canada anglais la modernisation et, dès lors, également, la professionnalisation de la recherche; sans doute aussi parce que les scientifiques canadiens-français devaient se sentir singulièrement mal à l'aise dans des structures qui ne correspondaient guère ni à la forme même de leur esprit, ni à la formation qu'ils avaient reçue.

Yves Gingras donne ici un ouvrage solide qui fait honneur à la discipline de l'histoire des sciences au Canada. On s'en voudrait toutefois de ne pas signaler quelques bavures qui en entachent la qualité d'ensemble. D'abord, la langue de l'auteur n'est pas toujours sûre. Ensuite, le lecteur bute sur d'étranges confusions qui laissent songeur à propos de quiconque fait profession (ou faut-il dire discipline ?) d'historien : ainsi, l'historienne canadienne-anglaise Hilda Neatby et son neveu, l'historien H. Blair Neatby, ne sont évidemment pas la même personne, et l'on s'étonne de voir mal orthographié, trois fois sur quatre, le nom d'un de nos rares prix Nobel canadiens, le physicien



Gerhard Herzberg. Il est d'ailleurs intéressant de constater que la plupart des bavures de ce genre sont rectifiées dans la traduction anglaise de l'ouvrage, due à Peter Keating, qui paraît simultanément aux Presses de McGill-Queen's. Cela fait hélas ! réfléchir de façon utile sur les périls qu'il y a à publier des études savantes chez les éditeurs «commerciaux» qui n'ont pas toujours à leur service le personnel spécialisé nécessaire au soutien technique des auteurs.

L'écriture

Faisant le lien avec le propos d'Yves Gingras, cette observation intéressante de Jacques Godbout, dans les actes de la dix-huitième Rencontre québécoise internationale des écrivains, voulant que l'écriture ne soit ni «un métier, ni une profession, c'est une occupation».(p. 37)

On peut facilement imaginer les jérémiades qu'aurait pu entraîner, de la part d'écrivains, un thème comme celui des «risques du métier». Heureusement, les auteurs réunis ici ont évité cette chausse-trappe et choisi de traiter leur sujet sans doute en fonction de la personnalité de chacun (selon que l'on s'appelle Carlo Fruttero, Jacques Godbout ou Normand Chaurette d'une part, ou Madeleine Gagnon, Nicole Brossard, ou Gaétan Brulotte de l'autre), soit du point de vue de l'humour et de l'optimisme, soit de celui de ce que l'on pourrait appeler, faute d'un meilleur terme, une philosophie de l'écriture.

Car si l'écriture comporte une part ludique, si l'écrivain est tantôt un funambule (Godbout, p. 37) et, en d'autres moments, son travail «une occupation pépère, qui peut se pratiquer en robe de chambre, à toute heure, pour un coût minime» (*id.*, p. 40), elle est aussi, et peut-être surtout, recherche patiente et déterminée de la voix intérieure, poursuite loyale et exigeante de la vérité, éthique tout autant qu'esthétique (comme le rappelle Madeleine Gagnon), qui loge au plus profond du soi. C'est précisément ce dernier aspect qui la transforme, bien souvent, en dissidence, vol de feu, transgression.

Ainsi l'écrivain se trouve-t-il à entrer en conflit avec la société dans laquelle il vit et qui tente, pour sa part, de le récupérer à ses propres fins. C'est en effet l'un des thèmes qui court en filigrane dans plusieurs des textes de ce colloque que celui du danger représenté par l'ère de la «communication» dans laquelle nous vivons. Poursuivant la veine ludique, le Brésilien Alfonso Romano de Sant'Anna dénonce «la littérature du surfeur [où] l'écriture dépend des vagues» (p. 61). Et le peintre français (et manifestement écrivain) Valère Novarine rappelle, quant à lui, que le véritable travail de l'écrivain est «sa descente dans les paroles» et que la toute-puissante Communication moderne constitue en définitive une menace tant pour la parole que pour les écrivains qu'elle risque de rendre «muets à force de communiquer» (p. 89). Ainsi, les véritables risques de l'écriture sont infiniment plus sérieux que ne le laisserait supposer une lecture superficielle du titre donné au recueil. Il faut savoir gré, à ce propos, à Normand de Bellefeuille d'avoir rappelé l'importance, éternelle, sans doute, de ce qu'il appelle «le risque 'fondateur' de l'écriture, le risque de la forme» (p. 66).

Pris dans son ensemble, ce recueil me semble comporter une plus grande unité et un meilleur approfondissement du sujet que les actes des rencontres de 1988 et 1989 que j'avais recensés dans le numéro 59 (automne 1990). Dans ces derniers textes, il m'était apparu qu'une poursuite trop évidente de l'abscons et de l'«original» chez plusieurs auteurs de communications, semblait souvent primer sur la recherche des significations profondes.

LES RISQUES
DU MÉTIER



• URBAGONE

Victor-Lévy Beaulieu



chez **Stanké**

DOCTEUR FERRON PÈLERINAGE

Une biographie poétique et passionnée du grand écrivain-médecin, agrémentée de plus de 144 photos et illustrations.

424 pages • 28,95 \$

LA MAISON CASSÉE

Le théâtre de Victor-Lévy Beaulieu à son meilleur et un des plus grands succès des théâtres d'été.

112 pages • 14,95 \$

POUR FAIRE UNE LONGUE HISTOIRE COURTE

Une conversation pleine d'émotion avec Roger Lemelin:

deux géants se rencontrent.

208 pages • 17,95 \$

L'HÉRITAGE (L'HIVER)

Enfin le tome 2 de la célèbre saga des Galarneau: une fresque unique dans la littérature québécoise!

317 pages • 19,95 \$